ANARCHIE

et

NON-VIOLENCE

HEM DAY -- Pierre RAMUS

Présentation de Jean-Pierre Jacquinot

VIOLENCE -- NON-VIOLENCE -- ANARCHIE

LE LIBERTAIRE

Br 144
C.I.R.A.
7352

ANARCHIE

et

NON-VIOLENCE

HEM DAY -- Pierre RAMUS

Présentation de Jean-Pierre Jacquinot

VIOLENCE -- NON-VIOLENCE -- ANARCHIE

LE LIBERTAIRE

(dessin de Léo Campion)

HEM DAY

Je suis plus à l'aise, du point de vue de la documentation, de présenter HEM DAY. Né en 1902 et disparu en 1969. Sa prime jeunesse, durant la Première Guerre mondiale, passée dans une Belgique occupée devait très tôt le conduire à un antimilitarisme actif qui, très vite, se mua en anarchisme. Le tout premier article qu'il donna à un journal libertaire date de 1923. Ce journal, c'était **l'Emancipation,** organe de la Fédération anarchiste-communiste de Wallonie, réunie plus tard à la Fédération flamande au sein de l'Union anarchiste belge.

Le mouvement anarchiste belge fut particulièrement actif durant la deuxième décennie de ce siècle ; outre une situation sociale explosive, la tragique affaire Sacco et Vanzetti mobilisait l'activité des compagnons.

Pour le soutien de la campagne d'aide à ces deux camarades, se crée le « Comité international de défense anarchiste » (C.I.D.A.) qui, de 1926 à 1939, aura fort à faire pour le soutien des compagnons exilés et en butte aux persécutions et provocations policières et-ou fascistes.

On ne peut qu'évoquer les poursuites contre le trio Ascaso - Durruti - Jover, la campagne pour la libération de Piétrini, emprisonné aux îles Solovsky (ou Solovietski, dans la mer Blanche) par les marxistes-léninistes, lui qui avait cru trouver unr terre d'asile en l'U.R.S.S. Le soutien aussi aux exilés espagnols après la chute de la république.

On ne peut évoquer Hem Day sans parler de son métier de bouquiniste, choisi pour assurer à la fois la matérielle et par goût des livres. Et sa maison, dont la boutique formait l'entrée, fut un peu à l'image de l'abbaye de Thélème du bon Rabelais dont il se fit par ailleurs le biographe dans un cahier de « Pensée et action », la revue qu'il anima jusqu'à son dernier souffle.

Relater cette période, c'est aussi évoquer le procès où, avec son compère Léo Campion, il fut poursuivi pour refus d'obéissance, ayant l'un et l'autre renvoyé leur livret militaire et refusé d'effectuer une période d'entraînement.

Procès retentissant, où les accusés se défendirent avec humour et insolence, procès qui se conclut par deux ans de prison pour Hem Day, qui refusa, comme ses coïnculpés, de faire appel, indigné par l'abus de pouvoir dont ils étaient les objets, lui, Léo Campion, et leur compagnon Maurice De Wlaminck entamèrent une grève de la faim. Le gouvernement, pour se tirer d'embarras les renvoya à l'armée... qui les radia de ses cadres ! Le retentissement de ce procès fut tel qu'un projet de statut des objecteurs de conscience fut mis en chantier en 1933. Projet qui aboutit en 1964 (31 ans plus tard !) par une loi.

Mais la guerre, que tous les efforts déployés n'avait pu empêcher, vint brutalement interrompre toute activité et pendant cinq ans, soixante longs mois, la peur, la misère, les dénonciations, les déportations vinrent laminer les hommes et les consciences.

Puis vint la Libération où, sous prétexte de défense des libertés et de la démocratie pour lesquelles on avait vaincu, la censure et les tracasseries administratives se renforcèrent, réduisant encore la liberté d'expression.

Après quelques vaines démarches pour faire reparaître « Pensée et action » Hem Day décida, sans plus, de se passer de toute autorisation et relança sa parution sous la forme d'une revue mensuelle qui, en deux séries successives, devait durer jusqu'à sa mort, le 14 août 1969.

Je ne peux clore cette bio, volontairement succinte, sans parler des grandes expériences, la révolution et la guerre d'Espagne, qui eurent sur l'évolution de Hem Day une importance considérable. En effet, il était acquis à cette époque, dans le mouvement libertaire, que seules l'insurrection armée et la violence passagère étaient les conditions, regrettables mais hélas nécessaires, à toute révolution sociale. Tous, de Sébastien Faure à Voline, l'estimaient un mal inévitable dont la conscience militante ferait qu'elle ne s'exercerait que durant une très brève période. Vœux pieux, qui ne tenaient pas compte de la résistance adverse... et des alliés obligés, politiciens retors dont la C.N.T. anarcho-syndicaliste avait pendant des décennies combattu l'influence. Partis politiques construits pout la conquête du pouvoir et sa conservation et, de ce fait, mieux structurés pour affronter la situation créée par le soulèvement militaire.

On assista alors à cet incroyable événement : des anarchistes faisant la preuve de la parfaite viabilité de leur proposition éthique et organisationnelle, dans le même temps que des ministres anarchistes entraient au gouvernement. La restructuration de l'Etat un instant volatilisé dans les journées de Juillet 1936, le harcèlement continuel des positions tenues par les anarchistes, tout laissait prévoir, qu'en cas de victoire républicaine, la société espagnole se serait reconstruite sur des bases éloignées de nos idées.

Il restait, certes, la tentation du « seul contre tous » des Amis de Durruti dont les propositions de dictature anarchiste s'ap-

parentaient plus à un néo-bolchevisme qu'à la pratique libertaire. Au surplus, cette orientation n'aurait servi qu'à provoquer l'intervention directe de certaines puissances : La flotte britannique qui assurait le contrôle de la non-intervention dans les eaux catalanes s'étaient rapprochée de Barcelone durant les journées de mai 1937. Peut-être aurions-nous assisté à la création de « casques-bleus » par la débile S.D.N.

De ce double constat de viabilité et d'impasse, Hem Day tire la conclusion qu'il faut réviser, non la proposition, mais les moyens, revenir à certaines sources occultées qui ont nom William Godwin, P.-J. Proudhon, Barthélemy De Ligt, Pierre Ramus entre autres, sans oublier ce qui, dans un siècle de pratique militante peut conduire à un anarchisme efficace car faisant coïncider *buts et moyens*.

J.-P. Jacquinot.

NON-VIOLENCE ET ACTION DIRECTE

Rien sur cette terre
n'a jamais été accompli
sans action directe.
GANDHI.

On ne peut s'empêcher en abordant cette question *la Non-violence et l'Action directe,* de rappeler cette phrase écrite par l'un des représentants les plus authentiques de la non-violence : Gandhi.

« *Rien sur cette terre n'a jamais été accompli sans action directe.* »

Ainsi est marquée immédiatement la corrélation qui existe entre ces deux termes, non-violence et action directe qui, loin de s'opposer, se complètent l'un et l'autre d'une façon indéniable.

Sans doute, pour nous Occidentaux, le rapprochement entre la non-violence et l'action directe peut sembler paradoxal et provoquer en nos esprits un septicisme compréhensible au premier abord. Il faut approfondir la question pour bien se rendre compte que le contenu de ses deux termes, non-violence et action directe, peut s'harmoniser merveilleusement. L'une et l'autre se complètent, se con-

juguent et cette affirmation, seule l'ignorance a pu infirmer sa valeur réelle comme méthode de lutte pour la réalisation de buts positifs.

Revoyons rapidement et avec toute l'objectivité que cela comporte, ce qu'a été et ce qu'est l'action directe.
Si nous ouvrons le grand dictionnaire socialiste de Compère Morel nous lisons :

Action directe : *action opposée à l'action politique raisonnée et méthodique du parti socialiste, préconisée par les anarchistes et certains syndicalistes. La grève générale en est la forme la plus connue et la plus pratique.* »

Encore que c'est là marquer une prétention rare de vouloir affirmer que l'action politique du parti socialiste soit raisonnée et méthodique. Il n'est pas du tout certain que cette action directe voudrait n'être qu'une action opposée à l'action politique. En elle-même l'action directe est tout aussi raisonnée et méthodique que l'action politique qu'elle considère par ailleurs comme une dégénérescence de toute l'action sociale qui a conduit le monde laborieux dans cette impasse du réformisme et du parlementarisme, bourbier fangeux dans lequel sont allés s'enliser toutes les actions qui se voulaient libératrices.

Certes, l'action directe n'est pas chose neuve dans les annales de l'histoire des luttes religieuses, sociales et économiques. C'est beaucoup d'honneur d'insister sur le fait que ce sont les anarchistes et certains syndicalistes qui la préconisent. Il serait plus logique d'écrire que les anarchistes et certains syndicalistes n'ont cessé de préconiser l'action directe à l'encontre des politiciens qui en niaient la valeur. L'action directe a été de tout tamps une méthode employée par ceux qui se dressèrent contre les tyrans, les

maîtres et les exploiteurs, contre ceux qui prétendaient imposer leur volonté ou leurs idées à autrui.

Mais voici ce qu'ont dit des principaux théoriciens sociaux de l'action directe :

Emile Pouget, dans « la Confédération générale du travail », « ...La caractéristique de l'action directe est d'être une manifestation spontanée et réfléchie, mais sans intervention d'agent extérieur, de la conscience et de la volonté ouvrière et ce, indépendamment de tout contexte politique. Celle-ci est affaire de circonstance, de résistance à vaincre. Action directe n'est pas fatalement synonyme de violence ; elle peut se manifester sous des allures bénévoles et pacifistes ou très rigoureuses et fort violentes, sans cesser d'être - en un cas comme dans l'autre - de l'action directe. »

Cette définition de l'action directe, due à la plume de l'un des théoriciens les plus compétents du syndicalisme révolutionnaire français, mérite toute notre attention. Il s'en dégage pour nous, pacifistes, une haute leçon pratique que nous ne devons point négliger d'examiner.

Comme on comprend admirablement alors la raison vivante de l'action directe, c'est-à-dire action exempte de toute alliances, sans compromissions capitalistes ou gouvernementales, sans intrusion dans le débat de « personnes interposées ».

Dans une étude publiée en 1905, « la Grève générale », par Etienne Buisson, j'extrais ces lignes :

« L'action directe doit constituer la méthode pratique de la politique de toute la classe ouvrière parvenue à la conscience de l'antagonisme latent et final de tous ses intérêts avec ceux de la classe capitaliste ; elle a un champ

d'action bien autremant vaste que celui des traditionnelles luttes électorales et parlementaires. »

Dans cette façon de voir, on constate que l'action directe réclame une maturité de la conscience ouvrière et son importance, dira Etienne Buisson, dépasse l'action traditionnelle des politiques. Ce qui est remarquable, c'est que cette action directe n'emprunte qu'aux éléments qui comprennent sa force d'agir, sa raison d'être. Elle se suffit à elle-même.

Mais, même ceux qui devaient, au cours des ans, se fourvoyer et s'enliser dans l'action parlementaire et réformiste, jusqu'à devenir un jour ministres (même de la Défense nationale), n'hésitent point à exalter l'action directe comme une impérieuse nécessité pour la classe ouvrière.

Marcel Sembat, s'adressant au parlement français, s'exprime ainsi :

L'action directe ? Mais c'est tout simplement grouper les travailleurs en syndicats et en fédérations ouvrières pour arriver ainsi, au lieu de tout attendre de l'Etat, de la Chambre, au lieu de tendre perpétuellement sa casquette au Parlement, à ce que les travailleurs, groupés, se concertent. »

Emile Vandervelde, dans le journal « le Peuple » de Bruxelles, écrivait jadis :

Pour arracher au capitalisme un os dans lequel il y ait quelque mœlle, point ne suffit que la classe ouvrière donne mandat à ses représentants de lutter en ses lieu et place.

Nous lui avons dit maintes fois, mais nous ne saurions le lui dire assez, et c'est la plus grande part de vérité qui se trouve dans la théorie de l'action directe ; on n'obtient pas de réformes sérieuses par personnes interposées.

Or s'il est permis de faire un reproche à cette classe ouvrière belge qui, laissée par ses exploiteurs et ses maîtres dans l'ignorance et la misère, a donné depuis vingt ans tant de preuves de vaillance et d'esprit de sacrifice, c'est peut-être d'avoir trop compté sur l'action coopérative, qui exigeait le moindre effort ; c'est de ne pas avoir assez fait pour l'action syndicale, c'est d'avoir un peu trop cédé à cette illusion dangereuse que, le jour où elle aurait des mandataires à la Chambre, les réformes lui tomberaient comme des alouettes rôties dans la bouche. »

Qui pourrait le nier encore ? L'action directe, c'est l'exaltation de l'individu. C'est, en d'autres termes, le chemin de la libération sur lequel s'engage l'humain qui rejettera bientôt les croyances imposées d'en haut ou d'en bas. C'est l'appel à la conscience de tous et de chacun pour participer à l'œuvre commune.

« L'action directe clôt le cycle des miracles, miracles du ciel et miracles de l'Etat, et en opposition aux espoirs en les « providences » de quelque espèce que ce soit, elle proclame la mise en pratique de la maxime : le salut est en nous !

Mon défunt ami Pierre Besnard n'a pas hésité à écrire, à la fin d'une étude qu'il consacra à l'action directe, qu'elle était :

« ...la seule et véritable arme sociale du prolétariat. Nulle autre ne peut, quelque emploi qu'on en fasse, lui permettre de se libérer de tous les jougs, de tous les pouvoirs, de toutes les dictatures, y compris la plus absurde d'entre elles : celle du prolétariat.»

Syndicaliste révolutionnaire, Pierre Besnard entrevoit surtout l'action directe sur un plan violent, qui l'empêche d'apercevoir les perspectives d'une lutte non violente. Il

tient pour nécessaire cette violence, du fait que l'adversaire utilise la force. Cet acte révolutionnaire, la grève générale insurrectionnelle, s'oppose, selon lui, à l'insurrection armée des partis politiques et vise à empêcher la reprise du pouvoir par des factions quelconques. Il y a du vrai dans cette façon d'envisager la question.

Mais l'affirmation de Pierre Besnard peut être dépassée et les faits peuvent prouver l'opposé. Si, jusqu'à ce jour, les événements ont pu lui donner raison, l'avenir peut infirmer ses appréhensions et l'exemple d'une lutte non violente et d'action directe, comme celle de Gandhi, en est un vivant témoignage.

Pierre Besnard concluait son étude par ces lignes qui trouveront, en grande partie notre appobation :

« En somme, il y a une très notable différence entre la définition bourgeoise de l'action directe et la signification réelle que nous lui donnons.

« Alors que nos adversaires, et cela se conçoit, ont surtout voulu montrer l'action directe comme un acte ou une série d'actes désordonnés, brutaux, violents, sans raisons ni motifs destructeurs pour le plaisir ou la satisfaction de ceux qui les accomplissent, nous affirmons que l'action directe est ordonnée, méthodique, réfléchie, violente quand il le faut seulement, dirigée vers des buts concrets, nobles et largement humains. »

Dans une brochure : « l'Action directe », que signe Emile Pouget, l'auteur proclame la netteté que porte en elle l'action directe, formule représentative de la « bataille » livrée à l'exploitation et à l'oppression. Cette notion est claire, évidente, limpide et par son propre énoncé même, se définit et s'explique.

L'action directe, c'est la réaction constante du monde laborieux contre le milieu social qui impose sa puissance et ses forces maléfiques et qui entend dicter ses lois inhumaines et antisociales ; elle est la négation du démocratisme, cette falsification éhontée de l'esprit démocratique.

« L'action directe implique donc que la classe ouvrière se réclame des notions de liberté et d'autonomie au lieu de plier sus le principe d'autorité. Or c'est grâce au principe d'autorité, pivot du monde moderne, dont le démocratisme est l'expression dernière, que l'être humain, enchaîné par mille liens tant moraux que matériels, est châtré de toute possibilité de volonté et d'initiative. »

Pour Pouget, l'action directe n'est rien moins que la matérialisation du principe de liberté, sa réalisation dans les masses et cela non plus en formules abstraites, vagues et nébuleuses mais en notions claires et pratiques, génératrices de la combativité qu'exigent les nécessités de l'heure. C'est la ruine de l'esprit de soumission et de résignation qui aveulit les individus, fait d'eux des esclaves volontaires ; et c'est la floraison de l'esprit de révolte, élément fécondant des sociétés humaines.

Dans les pays occidentaux, l'action directe s'est vue presque entièrement associée comme fonction normale au syndicalisme révolutionnaire. Cela se comprend d'autant mieux que tout le siècle dernier a été particulièrement marqué par les luttes sociales que la classe des travailleurs livrait au monde capitaliste.

Mais qu'on s'en souvienne, dès son origine, l'Association internationale des travailleurs avait exprimé la synthèse de l'action directe dans sa devise : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

En pressentant que seulement par la base la transformation sociale s'accomplirait, que les modifications politiques ne seraient que la conséquence des changements de modes de production et de répartition, l'« Association internationale des travailleurs » exaltait l'action directe des adhérents et légitimait les manifestations de sa virilité et de son influence. Tout cela n'était autre que l'affirmation pure et simple de l'action directe.

Ainsi posée dans le cadre syndical, l'action directe ne peut manquer d'avoir une force éducative. Elle s'imprime comme une impérieuse nécessité de lutte, de résistance. Elle forge une conscience capable d'amener ceux qui se sont groupés pour leur « self defense » à concevoir une cohésion fraternelle pour leurs luttes communes.

« D'un tel enseignement il se dégage que chacun doit agir sans s'en rapporter jamais sur autrui du soin de besogner pour soi. »

Gymnastique d'imprégnation qui donne à l'individu une valeur personnelle propre et par voie de déduction on peut ajouter qu'il y a une exaltation de la valeur et de la puissance fécondante de l'action directe.

« Elle bande le ressort humain ; elle trempe les caractères ; elle affine les énergies. Elle apprend à avoir confiance en soi, à ne s'en rapporter qu'à soi, à être maître de soi, à agir soi-même. »

Nous pouvons déjà franchement tenter quelques comparaisons et rapprochements entre cette façon d'envisager la lutte libératrice, telle que l'entrevoit Pouget, et les méthodes qui seront préconisées plus tard par les Gandhi ou les Barthélemy de Ligt.

Certes, des points essentiels vont séparer les deux conceptions et encore ! N'est-ce pas plutôt les méthodes qui seront divergentes ?

Mais les méthodes se modifient ; elles varient selon le temps, les lieux, les objectifs. Dans ce domaine on peut affirmer que l'action directe de nos pays occidentaux s'est vue forcée par l'évolution sociale et les circonstances, d'abandonner certains aspects « romantiques » de son action. L'« ère des barricades », de plus en plus, s'avère dépassée face aux armements atomiques et les manifestations de rues déplacées, inopérantes, voire dangereuses, compte tenu des vastes déploiements des forces répressives.

La grève sur le tas, l'occupation des usines, la grève perlée, le sabotage, ont marqué des étapes nouvelles dans la lutte sociale. Il s'agit d'en amplifier l'usage, d'en étudier la signification et l'utilisation que l'on se doit d'en faire sans la laisser exploiter par de ambitieux ou des arrivistes qui essaieront de ramener ces diverses actions à de fins contestables.

Maxime Leroy, dès 1913, dans « la Coutume ouvrière », n'a pas hésité à noter :

« L'action directe est donc une méthode, la méthode qui donne son unité à toute l'activité ouvrière ; elle est en même temps une philosophie qui tient en ces quelques mots : « L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. »

Et voici du coup l'action directe qui prend corps, devient une philosophie qui engage l'homme face à ses responsabilités communautaires.

L'action directe, mon ami Gérard de Lacaze-Duthiers, ancien président del'« Association des écrivains pacifistes », a donné sur ce thème quelques lignes bien pensées.

Il n'y a pas que l'action par laquelle le syndicalisme et certaines écoles révolutionnaires pensent faire aboutir leurs revendications que l'on puisse qualifier d'action directe. Il y a encore, et parallèlement à cette forme collective de l'action directe, la forme individuelle de celle-ci. Elle a pour terrain l'homme lui-même. Elle consiste dans l'évolution intérieure de l'individu, dans la violence qu'il exerce sur lui-même, dans un effort pour se surmonter, s'embellir et devenir meilleur, dans la guerre qu'il livre à ses passions, dans la victoire qu'il remporte chaque jour sur la laideur. Les résultats de cette action directe sont positifs. L'art, la pensée, les livres aident l'individu à se découvrir ; ils le révèlent à lui-même. Ils agissent directement sur sa conscience, pour la réformer, l'augmenter, la fortifier. »

Ainsi donc, l'action directe est une méthode opposée à l'action politique. C'est une manifestation spontanée et réfléchie, consciente, volontaire ; elle n'est pas synonyme de violence ; c'est une méthode qui donne une unité à l'action ; c'est une philisophie qui s'identifie au collectif et à l'individuel ; c'est une action positive s'il en est puisqu'elle affirme les droits imprescriptibles de tout être humain.

L'avis d'hommes venant des horizons les plus divers montre cette idée commune à tous, c'est que l'action directe est facteur de développement du sentiment de la personnalité humaine ; elle révèle l'esprit d'initiative.

Moutons, suiveurs doivent par elle secouer leur torpeur. L'action directe, en éveillant la conscience, balaye l'enrégimentement et l'immatriculisme. Elle donne sens, valeur et force aux travailleurs.

Avec elle, les minorités sont libres de s'épanouir, l'initiative n'est pas étouffée et ainsi les éléments du progrès ont chance de triompher.

Sans doute, trop souvent l'homme a tendance à négliger sa formation et son éducation ; il oublie trop que la révolution est une œuvre d'action quotidienne, qu'elle nécessite des efforts permanents.

Il ne s'agit pas pour lui de se trouver ignorant face aux conditions de réalisation du milieu nouveau. Il doit avoir acquis des capacités, faute de quoi il se retrouvera à la merci des nouveaux maîtres et des chefs providentiels.

Son exploitation, en ce cas, ne ferait que continuer sous un mode différent. Il doit avoir la volonté de réaliser lui-même et par lui-même le monde de ses rêves.

OEuvre de longue haleine, œuvre d'action quotidienne, il faut chaque jour préparer la voie, l'entretenir, la rendre plus belle encore. Créer eu elle et autour d'elle des courants d'autonomie et de solidarité.

Cela nécessite des efforts. Car il ne s'agit point d'accepter l'idée du miracle catastrophique. Cette dangereuse et déprimante illusion n'est trop souvent que facteur de passivité, de servitude, d'inertie qui ramènent l'individu au rang d'esclave et abaissent l'homme au rang de bête de somme.

La venue du messie Révolution a été trop souvent proclamée par les coquins de la politique pour qu'on l'accepte comme un processus fatal qui succéderait fatidiquement à la décomposition du régime capitaliste.

Il n'y a pas plus de miracle catastrophique qu'il n'y a

de prétendue loi d'airain. Il y a au contraire la volonté ouvrière qui doit vaincre en éloignant l'illusion des palliatifs.

« *L'action directe, manifestation de la force et de la volonté ouvrière,* écrira Pouget, *se matérialise suivant les circonstances et le milieu, par des actes qui peuvent être très anodins, comme aussi ils peuvent être très violents. C'est une question de nécessité simplement.* »

Question de nécessité simplement, nous pensons que l'heure est venue, devant ce renouvellement perpétuel de la violence, qui ne résout rien et ne fait qu'envenimer les conflits, d'affirmer que cette nécessité sera simplement non violente ou tout au moins s'efforcera d'être de plus en plus non violente.

Il est bien vrai qu'il n'y a pas de forme spécifique de l'action directe, mais chacun reconnaîtra en toute objectivité qu'elle n'est pas ce que le Larousse voudrait qu'elle soit, un recours à la force, préconisée par les syndicalistes révolutionnaires, préférable à l'action constitutionnelle aidée par l'Etat.

Que, superficiellement informés, certains s'imaginent que l'action directe soit « un abattage copieux de carreaux », selon l'expression de Pouget, c'est se satisfaire sans grand effort et réjouir les vitriers ; que d'autres n'entrevoient que plaies et bosses, destructions ou vandalisme, voilà bien des considérations déplacées et étroites. Ce serait concevoir l'action directe comme des manifestations impulsives, alors que sa valeur est d'une haute expression qui symbolise la révolte ouvrière.

« L'action directe, c'est la force ouvrière en travail créateur ; c'est la France accouchant du droit nouveau, faisant le droit social. »

Cette action directe, pourquoi ne point la mettre au service de notre idéal de paix et de fraternité ?

Il faut envisager son utilisation dans le sabotage de toute préparation à la guerre, la désorganisation des économies de guerre, l'étendre à l'action contre le militarisme par le refus collectif à ce que la classe ouvrière paye les impôts de guerre ou ceux de la défense nationale, le refus de servir et l'organisation d'une aide fraternelle à ceux qui s'engageraient dans cette voie.

L'action directe ainsi conçue et ainsi utilisée prépare le chemin de la paix en substituant une société consciente et harmonieuse au régime de force et de violence qui préparent les guerres.

A cette vieille société autoritaire, elle substitue une société créatrice de liberté humaine, elle développe l'individu, cultive sa volonté, l'entaîne à l'action.

L'action directe, outre sa valeur de fécondation sociale, porte en elle une valeur de fécondation morale car elle affine et élève ceux qu'elle imprègne, les dégage de la gangue de passivité et les excite à s'irradier (oh, nom de Dieu ! -note du claviste-) en force et en beauté. »

Quant à la non-violence, pour nous, pacifistes, nous savons de quoi il en retourne, encore que cette non-violence, elle aussi, nous apparaisse comme une méthode de lutte qui implique une action active.

Gandhi, avec juste raison, avait rejeté les mots « résistance passive » comme impropres, insuffisants, puisqu'il entendait que « rien n'a été fait sur terre sans action ».

Qu'est-ce à dire ?

Que la non-violence ne revêt sa réelle valeur que si elle est accompagnée de non-coopération, de désobéissance

civile ; mais chacun de nous n'ignore rien de ces moyens qui, s'ils étaient mis en action, seraient capables en peu de temps de libérer le prolétariat tout entier de l'exploitation éhontée dont il est l'objet.

La non-violence et l'action directe sont donc compatibles. Il s'agit d'en trouver les formes pratiques qui sont variables à l'infini, suivant les endroits, les populations, les climats mêmes et selon le degré d'évolution des consciences.

Combinées, associées, elles peuvent accomplir des choses magnifiques et libérer les peuples de l'esclavage matériel dans lequel ils essaient de survivre ; elles peuvent également (la non-violence et l'action directe) être puissamment utilisées pour la lutte contre la guerre et aider d'une façon indéniable à établir entre les hommes de bonne volonté la fraternité et la justice sociale, corollaires indispensables à l'avènement de la paix.

A nous d'en rechercher les applications dans la vie quotidienne et d'en réaliser l'harmonieuse coopération pour que triomphe notre idéal de bonté et d'amour, notre idéal pacifique.

HEM DAY

(1) Encyclopédie anarchiste, page 20.

ANARCHIE
et
NON-VIOLENCE

Rabelais, ce grand maître, avait inscrit au fronton de l'abbaye de Thélème « FAIS CE QUE VEUX ». C'était là affirmation libertaire puisqu'elle voulait signifier que les habitants de l'abbaye entendaient ne vouloir être ni maîtres ni esclaves. Etendue, cette affirmation pouvait signifier que le milieu qui allait s'instaurer éliminerait toute prescription, toute interdiction qui s'exercerait par voie de contrainte ou de répression.

Ni chef qui commande, ni soldats qui obéissent ; l'autorité que l'on exerce et celle que l'on supporte étaient tenues en égale horreur.

Cela veux dire aussi que l'anarchiste n'accepte aucune violence et entend n'en pratiquer lui-même sur personne.

La violence n'est pas anarchiste. Cette négation, il faut la réhabiliter au sein de l'anarchie, car trop d'aigris, de mécontents, de révoltés d'une heure se sont abrités sous l'égide de cet idéal pour couvrir des gestes ou des actes qui n'avaient rien à voir avec nos idées.

Je n'entends cependant point jeter la pierre à ceux qui, acculés par une société sans entrailles, se virent dans l'obligation d'user de moyens violents pour se défendre. Je comprends leur déterminisme. Produits d'un milieu dont ils étaient les victimes, il était normal qu'ils se décident d'user des moyens que la société n'avait cessé de faire prévaloir et d'utiliser trop souvent pour les mater. L'exemple venait d'en haut ; il fut utilisé par ceux qui, las d'être les sacrifiés, se jurèrent de retourner ces mêmes méthodes contre leurs oppresseurs.

Le coupable est mal venu de protester de nos jours puisque son imprévoyance, son égoïsme, sa soif de pouvoir et d'autorité ont fait qu'il a donné naissance à des sentiments discutables sans doute, mais justifiables par certains côtés. Que les maîtres s'en prennent à eux-mêmes avant tout lorsqu'il leur arrive d'être quelque peu secoués par les révoltes de tout un monde indigné de tant de bassesse, de lâcheté et d'orgueil.

Mais déjà pointe sur vos lèvres cette question pressante qui se devine aisément.

Les anarchistes n'ont-ils jamais jeté de bombes ?

Certes, les anarchistes ont jeté des bombes. L'époque de la « propagande par le fait » n'est pas une légende inventée de toutes pièces par ceux-là mêmes qui devaient en déformer ou en triturer les mobiles qui poussèrent certains anarchistes à des actes désespérés.

Les lanceurs de bombes eurent leurs apologistes. Des écrivains, tels que Paul Adam et Laurent Tailhade n'hésitèrent point à exalter leurs faits et gestes tandis qu'une meute se ruait à leurs chausses pour les accabler et les vouer aux Gémonies.

Avec le recul du temps, comme ces bombes paraissent puériles et inoffensives à côté des engins puissant utilisés par les armées modernes. Songez aux bombes atomiques. Voyez Hiroshima et, si vous en avez l'envie, jugez ! OU EST LE CRIMINEL ?

Mais, si les uns furent exécutés et voués au mépris, les autres furent glorifiés et décorés ; ainsi le veut une certaine civilisation.

D'ailleurs, ce n'est pas parce qu'il y eut quelques lanceurs de bombes anarchistes que, nécessairement, l'on doive formuler à l'encontre de l'anarchie l'accusation de violence et prétendre qu'elle n'est rien que violence.

Je ne porterai point de jugement pour ou contre les tyrannicides, mais il me sera permis cependant de faire remarquer que bon nombre d'actes individuels de violence politique, mis au compte des anarchistes, n'eurent pas des anarchistes pour auteurs.

Il fut une époque où l'anarchie avait bon dos. Dès qu'un attentat était perpétré, on ne devait point chercher plus loin : le coupable avait signé lui-même son acte : c'était un anarchiste. La légende a perduré et, de nos jours, les plumitifs de la presse bien pensante ont tellement déformé l'information que l'opinion publique reste convaincue que seuls les anarchistes sont capables de tels gestes.

Pourtant, qu'on relise l'histoire : elle est toute jonchée de crimes et d'assassinats : princes et rois, grands de la Cour et de l'Eglise, meurtres religieux. Voyez les martyrs immolés pour raison de prestige et d'ambition, les meurtres politiques d'hier et d'aujourd'hui, depuis Brutus jusqu'à Staline, sans oublier Mussolini et Hitler.

Quelles hécatombes et combien infinitésimaux se révèlent alors les attentats anarchistes par rapport à la multitude de ceux commis par tout un monde aux idées et opinions les plus diamétralement opposées !

Il faut le redire afin d'extirper cette pensée courante qui s'est encrée chez beaucoup : les anarchistes n'ont pas le monopole de la violence.

Sans doute, les anarchistes ne sont pas de bois ; hommes comme tout le reste des humains, ils opposent une sensibilité souvent plus grande que certains au mal et à l'injustice. Plus que d'autres ils ressentent l'oppression, et leurs réflexes plus vifs les conduisent à formuler leurs protestations plus violemment parfois.

Affaire de tempérament individuel et qui n'est pas exclusif lui non plus à l'anarchiste, mais ceci n'est point l'expression de la théorie anarchiste en particulier.

II

Situant admirablement le problème dans son « A.B.C. de l'anarchisme », mon ami Alexandre Berkman écrivait à ce sujet :

Vous demanderez peut-être si le fait de professer des idées révolutionnaires n'influence pas naturellement quelqu'un dans le sens de l'acte violent. Je ne le crois pas. Les méthodes violentes sont aussi employées par des gens d'opinion très conservatrice. Si des personnes d'opinions politiques directement opposées commettent des actes semblables, il n'est guère raisonnable de dire que leurs idées sont la cause de tels actes.

« Des résultats semblables doivent avoir une cause semblable, mais cette cause ce n'est pas dans les convictions politiques qu'il faut la découvrir, mais bien plutôt dans le tempérament individuel et le sentiment général au sujet de la violence.

« Vous avez peut-être raison quand vous parlez de tempérament, direz-vous, je vois bien que les idées révolutionnaires ne sont pas la cause des actes politiques de la violence, sinon tout révolutionnaire commettrait de tels actes. Mais ces vues révolutionnaires ne justifient-elles pas, dans une certaine mesure, ceux qui commettent de tels actes ?

« - Cela peut sembler vrai à première vue. Mais si vous y réfléchissez, vous verrez que c'est une idée entièrement inexacte. La meilleure preuve en est que les anarchistes qui ont les mêmes idées au sujet du gouvernement et de la nécessité de son abolition sont souvent différents sur la question de la violence. Ainsi les anarchistes tolstoïens et la plupart des individualistes condamnent la violence politique, tandis que d'autres anarchistes l'approuvent, ou du moins la justifient.

« De plus, beaucoup d'anarchistes qui croyaient autrefois à la violence comme moyen de propagande ont changé d'opinion à ce sujet et n'approuvent plus de telles méthodes.

« Il y eut une époque, par exemple, où les anarchistes préconisaient les actes de violence individuels connus sous le nom de « propagande par le fait ». Ils ne s'attendaient pas à changer, par de tels actes, le système gouvernemental et capitaliste en un système anarchiste et ne pensaient pas non plus que la suppression d'un despote abolirait le despotisme. Non, le terrorisme était considéré comme un

moyen de venger les maux dont souffrait le peuple, d'inspirer la crainte à l'ennemi et d'attirer l'attention sur le mal contre lequel l'acte de terreur était dirigé. Mais la plupart des anarchistes ne croient plus aujourd'hui à la « propagande par le fait » et n'approuvent pas des actes de cette nature.

« L'expérience leur a appris que, bien que de telles méthodes aient pu être justifiées et utiles autrefois, les conditions de la vie moderne les rendent inutiles et même dangereuses pour la diffusion de leurs idées. Mais leurs idées restent les mêmes, ce qui signifie bien que ce n'est pas l'anarchisme qui leur avait inspiré leur attitude de violence. Cela prouve que ce sont certaines idées ou certains « ismes » qui conduisent à la violence, mais que ce sont d'autres causes qui y mènent.

« Il nous faut donc regarder ailleurs pour trouverl'explication convenable. Comme nous l'avons vu, des actes de violence politique ont été commis non seulement par des anarchistes, des socialistes et des révolutionnaires de tout genre, mais aussi par des patriotes et des nationalistes, des démocrates et des républicains, des suffragettes, des conservateurs et des réactionnaires, par des monarchistes et des royalistes et même par des hommes aux opinions religieuses et des chrétiens dévôts. »

III

Mais je voudrais mieux encore faire comprendre aux lecteurs amis, la véritable signification de l'anarchisme.

N'a-t-on pas écrit les pires insanités sur cet idéal en affirmant qu'il n'est que désordre, alors que le désordre et la violence sont engendrés par le capitalisme et les Etats.

On ne le dira jamais assez, l'anarchisme c'est l'ordre sans gouvernement ; c'est la paix sans violence ; c'est le contraire précisément de tout ce qu'on lui reproche soit par ignorance, soit par mauvaise foi.

Il est difficile d'empêcher quelqu'un d'être de mauvaise foi, mais il n'est pas impossible, lorsqu'on a éclairé ceux qui ignoraient ce qu'était l'anarchie, que les gens de mauvaise foi soient mis dans l'impossibilité de continuer à débiter des mensonges.

Nous allons éclairer la lanterne de certains et, pour ce faire, cueillir dans les écrits des principaux théoriciens de l'anarchisme tout ce qui se rapporte à la violence, ainsi ferons-nous œuvre utile.

Ces critères n'ont point la prétention de faire apparaître l'anarchie sous un jour bon enfant qui servirait l'idée que je me suis proposé d'exprimer. Ils ne visent qu'à montrer, comme l'écrivait Zeneker, que : *« ...la violence et la propagande par le fait ne sont pas inséparablement liées à l'anarchie », tandis que Mac-Kay, lui, est plus affirmatif, puisqu'il n'hésite pas à écrire dans* **les Anarchistes,** *« l'anarchisme rejette la violence et la propagande par le fait ».*

William Godwin, s'il n'appelle pas anarchiste sa doctrine sur le droit, l'Etat et la propriété, n'en fut pas moins amené à considérer l'Etat comme une institution juridique contraire au bien-être universel et la propriété le plus grand obstacle au bien être de tous.

« Le vrai sage » écrira-t-il dans **Recherche sur la justice en politique et sur son influence sur la vertu et le bonheur de tous** *ne cherche que le bien-être universel. Ni égoïsme,*

ni ambition ne le poussent, ni la recherche des honneurs, ni celle de la gloire. Il ne connaît pas la jalousie. Ce qui lui ravit le repos de l'âme c'est le fait de considérer ce qu'il atteint relativement à ce qu'il a à atteindre et non à ce que les autres ont atteint.

Mais le bien est un but absolu ; s'il est accompli par quelqu'un d'autre, le sage n'en est pas déçu. Il considère chacun comme un collaborateur, personne comme un rival. (page 361).

Pour réaliser ce changement qui sera le bien-être de tous, William Godwin veut convaincre les hommes et il pense que tout autre moyen doit être rejeté.

« *La force des armes sera toujours suspecte à notre entendement, car les deux partis peuvent l'utiliser avec la même chance de succès. C'est pourquoi il nous faut abhorrer la force. En descendant dans l'arène, nous quittons le terrain sûr de la vérité et nous abandonnons le résultat au caprice et au hasard. La phalange de la raison est invulnérable : elle avance à pas lents et sûrs et rien ne peut lui résister. Mais si nous laissons de côté nos thèses et si nous prenons les armes, notre situation change. Qui donc, au milieu du bruit et du tumulte de la guerre civile, peut présager du succès ou de l'insuccès de la cause ? Il faut donc bien distinguer entre instruction et excitation du peuple. loin de nous l'irritation, la haine, la passion ; il nous faut la réflexion calme, le jugement sobre, la discussion loyale.* » *(page 203).*

Voici maintenant P.J. Proudhon, considéré par beaucoup comme le père de l'anarchie. Qu'écrit-il dans son livre : **De la justice :**

Se faire justice à soi-même et par l'effusion de sang est une extrémité qui existe peut-être chez les Californiens, rassemblés d'hier pour la recherche de l'or, mais dont la fortune de la France nous préserve. » (page 466) et il ajoute :

« *Malgré les violences dont nous sommes témoins, je ne crois pas que la liberté ait besoin désormais, pour revendiquer ses droits et venger ses outrages, d'employer la force, la raison nous servira mieux ; la patience comme la révolution est invincible.* » (pages 470-471).

L'auteur de **l'Unique et sa propriété,** l'individualiste Max Stirner (Johann Kaspar Schmidt), n'a pas hésité d'affirmer avec beaucoup de pertinence que la loi suprême pour chacun de nous est le bien-être individuel. Pour y arriver, la transformation intérieure de l'individu est la condition *sine qua non.* Il ne nie pas la valeur de la force puisqu'il la trouve une belle chose, utile dans bien des cas et il écrit : *On va plus loin avec une main pleine de force qu'avec un sac plein de droit.* » Sans doute, mais encore y aurait-il lieu de préciser ce que Stirner entend par force, cette force au-dessus des lois, qui semble effrayer tant de gens légaux car le stirnérisme est l'irrespect-même de tout ce qui est droit et Etat.

Restons en compagnie des individualistes anarchistes et voyons ce qu'ils ont écrit sur la violence et la non-violence, afin que chacun puisse ainsi se faire une idée d'ensemble de ce que les anarchistes de toutes les écoles, de toutes tendances ont formulé sur la violence.

Benjamin R. Tucker n'hésite pas à affirmer que la violence se justifie si la liberté de parole et celle de la presse

sont supprimées ; mais il ajoutera qu'*il ne faut user de la violence que dans les cas extrêmes* ». La révolution sociale, il l'entrevoit par l'opposition d'une résistance passive, ce qu'il appelle plus communément le refus d'obéissance.

« *La résistance est l'arme la plus puissante que l'homme ait jamais maniée dans la lutte contre la tyrannie* », et plus loin il dira entre autres choses :

« *La violence vit de rapine ; elle meurt si ses victimes ne se laissent plus dérober.* »

André Lorulot, dans *les Théories anarchistes* écrit :

Ce n'est pas en violentant et en frappant les hommes que nous voulons affranchir, que ce but rénovateur sera atteint. Ils croirons davantage, au contraire, à la nécessité du despotisme et approuveront toutes les entreprises liberticides dirigées par les meneurs d'hommes contre les indisciplinés. » Cependant, il ajoutait : « *Il est impossible de blâmer et de juger qui que se soit, car la lutte est souvent une nécessité douloureuse. Qu'elle soit cela puisque l'heure n'est pas encore venue où les choses vont se modifier. Frappez, mais n'en faites pas un système ni un principe. Frappez quand c'est utile et quand vous ne pouvez pas l'éviter, partisans de la vie libre et de la rénovation humaine. Regrettons toujours d'en venir à cette nécessité et n'oublions pas que la haine injustifiée ne peut que contrarier l'œuvre des pionniers de l'harmonie sociale.* » (page 117).

Emile Armand, dans son *Individualisme anarchiste,* aborde le geste révolutionnaire et l'esprit de révolte montre ce qui différencie l'individualisme antiautoritaire de l'organisation révolutionnaire, l'acte de l'individu et celui

des manifestations révolutionnaires, émeutes ou guerre civile. L'individualiste veut savoir pour qui et pourquoi il marche. S'il ne nourrit pas une hostilité préjudiciable contre la force il ne peut prendre à son compte toutes les manifestations de la force ; ce n'est pas à la force qu'ils en ont, c'est à l'autorité, à la contrainte, à l'obligation, dont la violence est un aspect, ce qui est tout différent. » (page 117).

Stephen T. Byington, anarchiste individualiste cité par Emile Armand au chapitre XI du livre précité a exprimé ces pensées au sujet de la violence.

« *Employer la menace ou la violence contre quelqu'un de paisible, c'est ainsi qu'agissent les gouvernements et c'est un crime ; mais employer la violence contre un criminel, pour réprimer son usage criminel de la violence, est tout autre chose. D'une façon générale, les anarchistes considèrent la spoliation et la fraude brutale comme équivalant à la violence et justifiant de violentes représailles.*

Stephen T.Byington poursuit son exposé en montrant que la violence contre les personnes paisibles est contraire aux principes de l'anarchisme et il affirme que l'anarchiste qui y a recours ne connaît rien à l'anarchisme.

« Mais jamais l'emploi de la violence n'a été préconisé par les principes anarchistes, car il n'est pas un seul anarchiste qui se sente obligé de répondre à la violence par la violence sauf s'il y voit une utilité quelconque. »

Point n'est besoin d'évoquer **Tolstoï,** l'apôtre de la non-violence par excellence et qui, incontestablement, a développé dans la partie philosophique de son œuvre, un idéal essentiellement anarchiste. S'il n'appelle pas anarchiste sa

doctrine sur le droit de l'Etat et la propriété, il la considère comme devant être une vie libérée de toute emprise gouvernementale.

Tolstoï répudie la violence comme moyen de libération et la dénonce même comme contraire à toute chance de possibilité.

« Il y a des hommes qui prétendent que la disparition de la violence ou du moins sa diminution pourrait s'effectuer si les opprimés secouaient violemment le gouvernement qui les opprime, et quelques-uns d'entre eux agissent même de cette façon. Mais ils se trompent comme ceux qui les écoutent ; leur activité ne fait que renforcer le despotisme des gouvernements et ces essais de libération sont à ceux-ci un prétexte favorable à l'augmentation de leur puissance.

« L'ensemble des théoriciens anarchistes qui ont écrit sur la violence admettent qu'elle n'a rien à voir avec les principes mêmes de l'anarchie. Certains reconnaissent qu'elle peut ou doit être utilisée dans la lutte libératrice comme moyen d'action, sans jamais en faire un principe intangible. »

Je m'en voudrais d'omettre, pour la clarté de cet examen, les considérations émises par certains propagandistes anarchistes.

Errico Malatesta, cet indomptable militant, écrivait jadis :

«La violence n'est que trop nécessaire pour résister à la violence adverse et nous devons la prêcher et la préparer si nous ne voulons pas que les conditions actuelles d'esclavage déguisé où se trouve la grande majorité de l'humanité persistent et empirent. Mais elle contient en elle-même le péril de transformer la révolution en une mêlée brutale, sans lumière d'idéal et sans possibilité de résultats bienfaisants. **C'est pourquoi il faut insister sur les buts moraux du mouvement et sur la nécessité, sur le devoir de contenir la violence dans les limites de la stricte nécessité.**

« Nous ne disons pas que la violence est bonne quand c'est nous qui l'employons et mauvaise quand les autres l'emploient contre nous. Nous disons que la violence est justifiable, est bonne, est morale, est un devoir quand elle est employée pour la défense de soi-même et des autres contre les prétentions des violents et qu'elle est mauvaise, qu'elle est « immorale » si elle sert à violer la liberté d'autrui.

« Nous considérons que la violence est une nécessité et un devoir pour la défense, mais pour la seule défense. Naturellement, il ne s'agit pas seulement de la défense contre l'attaque matérielle directe, immédiate, mais contre toutes les institutions qui, par la violence, les tiennent en esclavage.

« Nous sommes contre le fascisme et nous voudrions qu'on le vainquît en opposant à ses violences de plus grandes violences. Et nous sommes avant tout contre tout gouvernement qui est la violence permanente.

*« **Mais notre violence doit être résistance d'hommes contre des brutes et non lutte féroce de bêtes contre des bêtes.** Toute la violence nécessaire pour vaincre, mais rien de plus ni de pis. »* **(Le Réveil,** de Genève, n° 602).

Sébastien Faure, dans son article :« Il y a violence et …violence » **(Libertaire** du 21 octobre 1937), étayait la jus-

tification d'une certaine violence qu'il rattachait, en tant qu'anarchiste, au cas de légitime défense.

Son article n'était autre que la réponse faite jadis à F. Elosu (**la Revue anarchiste**, novembre 1922) où, là aussi, il citait un texte d'André Colomer au sujet de la justification d'une certaine violence.

« Si la violence devait seulement nous servir à repousser la violence, si nous ne devions pas lui assigner des buts positifs, autant vaudrait renoncer à participer en anarchistes au mouvement social, autant vaudrait se livrer à sa besogne d'éducation ou se rallier aux principes autoritaires d'une période transitoire. Car je ne confonds pas la violence anarchiste avec la force publique. La violence anarchiste ne se justifie pas par un droit ; elle ne crée pas de lois ; elle ne condamne pas juridiquement ; elle n'est exercée ni par des agents, ni par des commissaires, fussent-ils « du peuple » ; elle ne se fait pas respecter ni dans les écoles, ni dans les tribunaux ; elle ne s'établit pas, elle se déchaîne ; elle n'arrête pas la révolution, elle la fait marcher sans cesse ; elle ne défend pas la société contre les attaques de l'individu ; elle est l'acte de l'individu affirmant sa volonté de vivre dans le bien-être et la liberté. »

III

Mon intention n'est pas de polémiquer, mais d'exposer sans prétendre voguer sur les nuages de l'absolu.

Je concède volontiers, qu'il est délicat de rejeter dans son intégralité la violence, mais force m'est de constater que chez certains anarchistes partisans de la violence on veut se limiter, lui assigner une tâche toute spéciale

momentanée, car tous reconnaissent la parentée de cette violence avec l'autorité.

Ces considérations s'expliquent, se justifient, puisque la violence gouvernementale ou étatique incarne l'autorité dont je combat la persistance. Nul ne peut prévoir, dans l'évolution des choses, ce que sera cette libération que certains supposent violente et d'autres pacifique.

La synthèse Evolution - Révolution, jadis entrevue par **Elisée Reclus**, à la fin de son livre *l'Evolution, la Révolution et l'idéal anarchiste*, peut se réaliser à l'encontre de bien des prophéties.

« ...Cette vie dans un organisme sain, celui d'un homme ou celui d'un monde » n'est pas chose impossible et puisqu'il est avéré en théorie que la violence ne saurait être érigée en principe, l'effort anarchiste peut consister, en tout lieu et cause, à n'utiliser cette violence que dans certains buts, jusqu'à certaines limites, voire dans quel esprit. Cette violence anarchiste, **Sébastien Faure** la reconnaît et il veut en indiquer la nature, les nécessités des luttes engagées, l'inébranlable déterminisme qui en fait l'obligation de l'*envisager comme une fatalité regrettable mais inéluctable ».*

Je le dis une fois de plus, ce qui a été fatalité inéluctable hier, peut ne plus l'être demain. Les nécessités de réalisation d'un idéal peuvent faire envisager d'autres moyens de lutte que ceux employés jusqu'ici et, en ce domaine, il serait puéril de rester conservateurs d'une technique qui s'avérerait impuissante face à l'évolution de nouvelles méthodes de répression.

C'est ce que mon ami **Barthélemy De Ligt** avait réalisé déjà. Anarchiste, il avait entrevu, après la guerre civile d'Es-

pagne, les effroyables hécatombes que nécessiteraient les luttes pour la libération humaine.

Nous avions eu ensemble nombre de conversations après mon retour d'Espagne et, utilisant de son mieux l'apport de cette expérience, il consigna dans une brochure *le Problème de la guerre civile,* ce que lui inspirait les besoins et méthodes de lutte de l'heure.

Voici ce qu'il écrivait :

La violence est partie intégrante du capitalisme, de l'impérialisme et du colonialisme et ceux-ci, par leur nature même, sont violents, tout comme la brume, par sa nature même, est humide. L'exploitation et l'oppression de classes et de races, la concurrence internationale pour les matières premières, etc., ne sont possibles que par l'application systématique d'une violence toujours croissante. Eliminez la violence et toute la structure sociale actuelle s'effondrera. D'autre part, nous pouvons dire en toute sûreté que plus la violence est employée dans la lutte de classe révolutionnaire moins cette dernière a de chance d'arriver à un succès réel.

« Nous acceptons la lutte pour un nouvel ordre social. Nous acceptons la lutte de classes pour autant qu'elle soit une lutte pour la justice et la liberté et qu'elle soit menée selon des méthodes réellement humaines. Nous participons énergiquement au mouvement d'émancipation de tous les hommes et groupes opprimés. Mais nous essayons d'y introduire et d'y appliquer des méthodes de lutte en accord avec notre but. Parce que nous savons par d'amères expériences, personnelles aussi bien que sociales que, lorsque, dans n'importe quel domaine, nous faisons usage de moyens qui sont essentiellement en contradiction avec

le but poursuivi, ces moyens nous détouneront inévitablement de celui-ci, même s'ils sont appliqués avec la meilleure intention. »

Il nous restera à rechercher quelles seront les méthodes qui pourraient remplacer avec efficacité la lutte nécessaire pour le renversement de l'iniquité sociale présente, méthodes pacifistes et non violentes qui liquideraient la guerre, toutes les guerres.

HEM DAY

anv

ANARCHISME ET NON-VIOLENCE *

PIERRE RAMUS

(Rudolf Grossman)

Ce militant anarchiste né à Vienne (Autriche) en 1882 est peu connu aujourd'hui dans nos milieux. C'est que sa propagande et son action se sont trouvées isolées par la barrière de la langue et, il faut bien le dire, l'esprit à « contre-courant » qui les caractérise.

Au début de ce siècle, il était entendu une fois pour toutes que seule l'insurrection armée triomphante assurerait l'avènement d'une société sans classes ni Etat. Et cela aussi bien chez les anarcho-syndicalistes que chez les communistes anarchistes. Seul peut-être dans notre milieu le courant individualiste émettait des doutes quant à l'usage de la violence, puisque, avec Emile Armand, il s'« insouciait » de toute trnsformation sociale, misant sur le réfractaire et l'insoumis à l'ordre social.

Pierre Ramus est un des rares militants sociaux du début du siècle qui choisit résolument la voie de la non-violence pour la propagation et l'action anarchiste.

Ses activités antimilitaristes le conduirons très vite à quitter l'empire austro-hongrois et à se réfugier, en Angleterre d'abord, puis aux Etats-Unis.

Rentré en 1904 en Europe, il participe au congrès socialiste international de Stuttgart. On ne sait à quel titre, les anarchistes ayant été exclus des congrès de la IIe Internationale en 1893.

Quoi qu'il en soit, c'est au lendemain de ce congrès qu'il publie « le Manifeste de l'anarchiste » et se lance dans l'édition de deux revues. L'une mensuelle : *Die Neue Generation* (la Nouvelle Génération) et d'un bimensuel : *Wohlstand f»ur Alles* (Bien-être pour tous) où il prône l'idée d'une révolution sociale obtenue par l'action directe non violente.

La guerre éclate. Fidèle à ses principes anarchistes communistes et pacifistes, Ramus refuse le service militaire et est emprisonné, puis interné. Il faudra la révolution de 1918 pour le tirer de là. Sitôt libéré, il se lance à nouveau dans la lutte avec le groupe de l'*Union des socialistes sans autorité*, et, dans l'hebdomadaire : *Erkenntnis und Befreiung* (Connaissance et libération), autour duquel se retrouvent des signatures aussi prestigieuses que celles de Sigmund Freud, de l'écrivain pacifiste Frank Kobler et de l'historien Max Nettlau.

Ce sont des jours sombres qui voient la fin de la révolution à Budapest, Vienne et M»unich. Le massacre de Rosa Luxembourg, de Karl Liebknecht de Gustave Landauer et de centaines de travailleurs.

Cela ne décourage pas Pierre Ramus qui continue de mettre ses qualités d'écrivain, de journaliste et d'orateur au service de la révolution, ce qui l'expose à la répression et à l'agression fasciste : il sera deux fois victime d'attentat.

En 1934, sous le règne du chancelier Dollfuss (démocrate chrétien) il sera incarcéré quatorze mois pour sa propagande en faveur de la vasectomie.

Peu après sa sortie de prison la montée du nazisme et la réaction conduite par Schuissnigg, continuateur de Dollfuss, l'ont contraint de fuir à nouveau son pays et à se réfugier en France. C'est là que l'atteint la nouvelle de la révolution en Espagne.

L'ampleur prise par le conflit et les contradictions auquelles sera soumis le mouvement libertaire amèneront de interrogations et des inquiétudes qui s'exprimeront dans la presse libertaire sous les plumes de Sébastien Faure, d'Emile Armand, de Ramus et d'autres. Puis, très vite, sous la pression des événements et pour ne pas affaiblir la situation des compagnons ibériques, tous se tairons, l'heure étant plus à la solidarité qu'à la critique.

Ce qui aussi retardera la nécessaire étude critique de la révolution en Espagne, c'est la très malheureuse Seconde Guerre mondiale qui dispersera les efforts de tous et verra Ramus jeté en camp de concentration comme « étranger dangereux ».

Ce n'est qu'en 1942 que sa femme et sa fille, réfugiées aux U.S.A., lui trouveront un pays d'asile : le Mexique. Mais Ramus mourut d'épuisement sur le navire qui le transportait.

J.-P. Jacquinot.

PACIFISME INTEGRAL

ET REVOLUTION SOCIALE

I

C'est un des plus grands mérites de notre vieux et vénéré camarade Sébastien Faure d'inspirer à notre mouvement continuellement de nouvelles pensées. Il l'amène à des aspects nouveaux de nos principes en le (?) conduisant à des conceptions plus hautes et plus claires. De ce point de vue, il a rendu un grand service à la cause de l'anarchisme international en ayant osé approcher la question la plus brûlante de notre mouvement international, le problème duquel dépend l'avenir même de l'anarchisme.

En observant les événements de l'Espagne, je dois dire que la solution du problème : **Pacifisme absolu et violence,** est devenue tellement urgente que l'on peut la résumer dans cette question : « *Voulons-nous, nous autres anarchistes, sauver notre mouvement du naufrage et de la destruction complète et le conduire à la victoire de nos idées qui, seules, seront dignes d'une culture plus élevée en réalisant inévitablement l'anarchisme ?* »

L'anarchisme d'aujourd'hui se trouve confronté à cette alternative. Ayant prévu tout cela théoriquement depuis vingt-cinq ans (depuis trente-huit ans environ je suis un anarchiste actif), la tragédie de l'Espagne a confirmé mon point de vue et a porté ce problème rapidement et d'une façon inattendue au comble de l'actualité. L'article de notre camarade Sébastien Faure (voir *le Libertaire* du 2 septembre 1937) est écrit avec une objectivité noble et dans la recherche de la vérité. Il présente quand même ce caractère d'avoir de grandes erreurs que je me permettrai de démontrer telles qu'elles sautent aux yeux d'un anarchiste et d'un antimilitariste. Mais que pouvons-nous attendre du gros de notre mouvement si un homme de la sagesse de Sébastien Faure ne comprend pas le problème ?

Tout d'abord, c'est une erreur de dire que les partisans de la non-violence ne distinguent pas entre la guerre et la révolution sociale, qu'ils confondent les deux et rejettent par conséquent les deux.

Cette constatation est fausse et, depuis vingt ans, j'ai démontré, dans maint article sur ce problème (mon livre : *Violence, non-violence et révolution sociale,* terminé depuis 1926, n'a pu paraître par manque d'argent), que la guerre et la révolution sociale sont deux principes absolument contraires, fondamentalement distincts et antagonistes. Qui dit guerre rejette, en même temps, la révolution sociale *d'un point de vue anarchiste*. L'un est incompatible avec l'autre. Quant à moi j'ai toujours rejeté la violence et la guerre parce qu'elles sont en contradiction avec la révolution sociale, bien que je reconnaisse la révolution comme seul moyen de la libération de la classe ouvrière. Je crois

que l'émancipation sociale est seulement possible par l'anarchisme.

Cette constatation, peut-être étonnante pour la plupart de nos camarades, devient plus claire si j'ajoute : C'est justement ce point de vue personnel qui m'a amené à comprendre le fait déplorable que l'idée de l'anarchisme n'ait pas pu élaborer au cours de son développement depuis Godwin-Stirner et Proudhon des méthodes modernes et pratiques de lutte pour la réalisation de la révolution sociale, bien que l'idée de l'émancipation sociale doive à l'anarchisme la clarté scientifique et intellectuelle, ainsi que le seul but honnête et logique de la libération. Tout ce que Bakounine et Kropotkine ont écrit là-dessus est tiré des exemples de la conception révolutionnaire *des révolutions politiques* de la bourgeoisie, en essayant d'adapter leurs méthodes au bien des ouvriers, *ce qui est impossible !* Car le but d'une révolution politique est entièrement différent de celui d'une révolution sociale.

Jusqu'à maintenant l'histoire nous a seulement montré des révolutions politiques qui ont toujours pour but d'évincer une clique de dirigeants en les remplaçant par d'autres. Puisqu'il n'y a pas encore eu de véritable révolution sociale, il s'ensuit que nous manquons de guide historique. L'anarchisme doit élaborer sa propre conception de la révolution sociale en se basant sur la force et la vérité de ses principes. Ce travail n'a pas encore été fait dans le mouvement anarchiste d'une manière considérable. La plupart des anarchistes qui veulent la révolution sociale croient qu'elle peut être amenée par les moyens et les méthodes d'une révolution politique moyennant les armes de la

guerre civile, même s'il le faut : la guerre. Ils espèrent arriver par ces moyens plus tôt ou plus tard à l'anarchie.

Cet espoir est vain ! Toute révolution se servant des moyens et méthodes des révolutions historiques *politiques* (armées, militarisme, guerre civile) comme nous les connaissons à travers l'histoire) ne pourra jamais arriver à la révolution sociale et encore moins à l'anarchie.

Les anarchistes qui ne reconnaissent pas cette vérité et ne comprennent pas les nouvelles méthodes qui se basent sur la science technique et l'économie sociale de la révolution sociale (je l'ai demontré *in extenso* dans mon livre qui n'est pas encore publié) deviendront un jouet abusé et maltraité aux mains de ceux qui ne veulent qu'une révolution politique et ils seront la proie des politiciens et des partis politiques, de la démocratie, des républicains et du bolchevisme (qui n'est qu'un fascisme marxiste arrivé au pouvoir), toutes les fois qu'ils seront assez forts pour devenir un facteur de la révolution sociale. Actuellement, nous voyons ceci d'une façon terrible en Espagne.

Il y a une différence fondamentale entre le but d'une révolution politique et celui d'une révolution sociale - par conséquent il faut absolument une différence - entre les moyens et les méthodes qui sont à employer. Il s'ensuit qu'il est impossible d'arriver à la révolution sociale conforme à l'anarchisme moyennant les armes, le militarisme, la guerre civile qui se basent sur les mêmes méthodes que toute autre guerre. De ce point de vue, l'anarchiste est *un pacifiste absolu, adversaire de toutes les méthodes du militarisme* qui n'est que la fonction de la violence. En s'opposant *à cette forme de violence* le véritable anarchiste

adhère à la non-violence puisqu'il a compris que toute forme de militarisme est strictement opposée à la révolution sociale qui aspire à la réalisation de l'anarchisme.

Ceci ne veut pas dire que l'anarchiste, qui est de ce point de vue un pacifiste absolu et absolument opposé à toute forme de la violence historique, soit un adversaire des grandes révolutions historiques que l'humanité a connues dans l'Antiquité, au Moyen Age, au XVII[e] et XVII[e] siècles jusqu'à 1848 et de nos jours, en 1917 et 1918. Pas du tout. Mais l'anarchiste doit comprendre que toutes ces révolutions n'ont pas été des révolutions sociales et elles n'ont pas eu comme but la révolution sociale. Partout, les essais d'y arriver moyennant la révolution politique ont échoué (1917-1918-1936) bien que les révolutionnaires fussent assez nombreux et forts pour atteindre leur but, mais ils se servaient des méthodes de la violence - du militarisme - qui seront toujours opposées à la révolution sociale telle que l'anarchisme l'entend. De tels moyens deviennent les despotes des hommes, ils deviennent leur proie.

Les méthodes d'une révolution sociale sont tellement peu connues qu'un esprit cultivé et aussi magnifiquement doué que celui de Sébastien Faure peut croire que les adhérents du pacifisme absolu et de la non-violence se distinguent de ceux qui reconnaissent la violence et la guerre civile par la légalité ou l'illégalité de l'action. D'après lui, la Suisse, l'Allemagne, etc., ont donné, par la méthode de la démocratie, des exemples d'un pacifisme absolu. Ce n'est pas du tout cela !

Il y a aussi une erreur en estimant que les Italiens et les Allemands qui ne s'opposaient pas à Mussolini et à Hitler

agissaient en tant que pacifistes « absolus » et non violents ! Au contraire, la victoire du fascisme sur les travailleurs italiens et allemands est due à leur foi en l'efficacité d'une résistance armée. Les anarchistes et les syndicalistes italiens n'ont-ils pas attaqué le fascisme les armes à la main ? Les communistes et les sociaux-démocrates italiens n'ont-ils pas pratiqué les méthodes de violence contre le fascisme ? Les fascistes n'ont-ils pas eu la victoire qu'après avoir perdu quelques combats armés ?

L'Allemagne avec sa « Reichwehr » des sociaux-démocrates, son « Front rouge » des communistes qui, tous, étaient armés, avait une organisation militaire. En effet, ils n'ont pas livré le dernier combat décisif. Mais l'Autriche l'a fait avec les belles perspectives de « Union républicaine de protection » qui était bien armée. Quand même, ils n'ont pas eu la victoire !

Il est étonnant d'entendre Sébastien Faure dire que les moyens du pacifisme absolu ont toujours échoué, alors qu'il est un fait, depuis la Commune de 1871, que toujours et partout les moyens de violence ont absolument échoué ; beaucoup de sang a été inutilement versé ; le mouvement a été affaibli. Lorsque les méthodes de violence ont eu la victoire, comme en Russie, elles ont mené juste à l'opposé de la révolution sociale à laquelle elles aspiraient. Il est un fait que les méthodes du pacifisme absolu et de la non-violence n'ont pas encore été adoptées et n'ont pas encore été essayées avec la technique stratégique que la conception anarchiste du pacifisme absolu et de la non-violence demandent. Pour montrer au camarade Sébastien Faure un exemple de la conception qui différencie le pacifiste

absolu qui est anarchiste, du partisan de la violence, je ne veux que citer le suivant :

C'était en août 1936. Notre mouvement entier, qui était en faveur de la guerre civile en Espagne, réclama des armes pour nos camarades espagnols. A ce moment j'ai démontré, dans un article envoyé à dix de nos journaux français, que cette guerre ne pouvait pas être décidée en envoyant des armes en Espagne, parce que la même chose peut être faite par le Portugal, l'Italie ou l'Allemagne. Il s'agissait d'empêcher l'envoi d'armes par les masses organisées de travailleurs. J'ai réclamé la grève générale et le boycottage de l'exportation et de l'importation de et en Portugal, Italie et Allemagne ce qui aurait empêché ces gouvernements d'aider Franco et la guerre révolutionnaire en Espagne aurait été gagnée par Madrid-Barcelone.

Mon article a été publié seulement par quelques-uns de nos journaux, tellement cette méthode de pacifisme absolu (une entre beaucoup d'autres) et de non-violence comme moyen de combattre l'intervention fasciste en Espagne a été considérée comme peu importante. Mais, qu'est-il arrivé depuis ? Exactement un an plus tard, en juillet 1936, la C.N.T. demande à notre mouvement : « Aidez l'antifascisme espagnol ! Faites le boycottage de toutes les marchandises fascistes ! » (Voir *Llamado de la C.N.T. a los trabajadores.)* Cet appel vient un an trop tard !

Cet article devient trop long ; le sujet est tellement vaste qu'il ne peut pas traiter la question dans son entier.

Notre camarade Sébastien Faure a demandé aux pacifistes absolus de lui répondre *franchement et loyalement.* Je l'ai essayé avec tout l'amour et l'estime que je garde pour lui depuis trente ans.

En résumant et terminant ma réponse, je veux encore dire : Ceux parmi nous autres, anarchistes, qui sont pacifistes absolus et partisans de la non-violence apprécient tous les efforts de la démocratie, du libéralisme, des républicains contre le fascisme pour sauvegarder les idées du libéralisme et des Etats démocratiques contre toutes sortes de dictatures. Qu'ils le fassent et même avec plus d'énergie ! Mais leurs moyens sont des moyens governementalistes et ils sont en concordance avec leur conception politique. Mais le but de l'anarchisme est tout autre que celui de la démocratie et du marxisme. Que les anarchistes luttent d'accord avec leur but ; ainsi ils pourront seulement réaliser leur *œuvre :* la révolution sociale conduisant à l'anarchisme.

Pierre RAMUS

PAPIER RECYCLE

Supplément au numéro 77 du LIBERTAIRE

ISSN 0181 - 768 X

Directeur de la publication :

Jean-Pierre Jacquinot

Commission paritaire : 60 624

Editions du LIBERTAIRE

25, rue Dumé-d'Aplemont,

76600 LE HAVRE

« le Temps des Cerises », 91 - Orgemont.